

Le déclin des oligarques

Éditions ThoT
3, quai du Drac – 38600 Fontaine
editionsthot@yahoo.fr
Copyright 2024

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-84921-674-3

Mise en page : Éditions ThoT
Correction : Anne-Laure Clavel
Couverture : © Ville de Chambéry, Archives municipales, 163 W 81

Retrouvez tout notre catalogue sur notre site Internet :
www.editionsthot.com

DU MANUSCRIT
AU LIVRE



Le déclin des oligarques

Bernie Leonardi

Éditions ThoT
Polar

Né à la fin des années soixante, Bernie Leonardi fréquentera les bancs de l'école jusqu'en troisième où il ne recevra d'éloges que pour le français, matière dans laquelle il excellait. Passionné de montagne, il passera une douzaine d'années à les arpenter en tous sens, de haut en bas, dans ses sous-bois et sur ses crêtes. Il devient bientôt un triller aguerri et prône les valeurs de l'hédonisme et de l'épicurisme. Aujourd'hui excursionniste heureux, il aime s'enivrer de la solitude des sommets et y chercher l'inspiration. Mais Bernie n'oublie pas d'être un touche-à-tout : dessinateur, jardinier, musicien, écrivain... Désormais, s'il aiguise sa plume, c'est pour rendre hommage aux somptueux paysages de montagne, comme pour raconter les histoires mystérieuses qu'il imagine.

*À la mémoire de Dominique Vovk, parti pour de célestes aventures,
le 11 octobre 2023.
Bon vent l'ami...*

PRÉFACE

C'est avec un immense plaisir, un honneur tout à sa mesure, que je me vois préfacer cet ouvrage : *Le déclin des oligarques* de Bernie Leonardi.

Nous voilà donc plongés dans le Chambéry des années 1980 au centre d'une enquête de police particulièrement âpre, croisant le destin d'une législature départementale, le plus souvent empreint du poinçon d'un certain manichéisme. Cette ville, Chambéry, ancienne duchesse de la maison de Savoie et petite cousine de la Renaissance italienne, chère à mon père qui, de cours en loggias, d'impasses en traboules, de façades baroques en carillons florentins aurait sûrement aimé finir sa vie dans ses rues, de Croix-d'Or à Juiverie. Ce « vieux Chambéry » est un adage rassurant, urbain dans ses contours, mais à ce point vivant de l'intérieur, avec ses légendes et ses banalités de bonheur. Ce théâtre, résurgence des souvenirs de l'auteur, devient l'ornement central de son histoire et, dans la description qu'il fait des lieux,

Bernie reste fidèle au Chambéry de mon père, comme scellé à jamais dans une mémoire de maçon transalpin.

De ces bistrots étriqués brûlant d'humanité aux pavés de Saint-Léger ; de la légèreté des nouvelles tendances des grands magasins aux derniers bolides du milieu ; de ces salons capitonnés épris de confidences à la bonhomie des éclats de voix des arrière-salles de brasseries à l'heure du coup de feu, Bernie nous livre un polar de taulier écrit comme une filature, investigations et interrogatoires au menu, taxes comprises et « cash » sur le comptoir.

Ça pue l'essence, plombée de préférence, ça sent la clope, le ciment et le métal des camions livreurs, mais les gabardines sont impeccables et les vins, clinquants et claquants sur des « zincs » de bonne facture, toujours apprêtés à recevoir le dessein de lèvres séduisantes. Page après page, nous allons humer l'atmosphère d'une intrigue haletante, peu encline aux répités, percevoir des entrées multiples et basculer dans la noirceur d'une traque aux tenants machiavéliques. Bernie remet une ambiance de flics d'une certaine trempe dans un décor emblématique cher à Verneuil, Melville, Granier-Deferre et Deray, quatuor épique du genre, mais savamment « recuisiné » au goût du jour. Sous les néons magnifiques et l'orfèvrerie des mécaniques, voilà qu'il nous offre un film dans un roman, et son roman nous revient comme un film, tel un boomerang de gardé à vue.

Mais attention aux fausses routes, aux pseudo-dénouements, aux pistes trop bien balisées et aux « caves » de tous bords, car l'intuition, par manque de lucidité, pourrait devenir un lancinant « *feedback* ».

À raviver les fantômes, on expie ses péchés, paraît-il, et l'on espère que le cauchemar se dissipe, alors qu'au contraire, il prend racine.

Affaire classée?

Très bonne lecture.

Alaune

CHAPITRE 1

Les bancs de nuages cotonneux, ajourés comme de la dentelle, se laissaient encore lacérer par un soleil tenace quand le fourgon du traiteur de la maison Mathurin fit marche arrière devant les garages de la résidence Violetta Valery. Dehors, le premier vert des feuilles commençait timidement à se pavaner de tout son camaïeu au moment où la clarté du jour déclina au 25 de la montée de la Crémaillère, sur les hauteurs de la ville. La journée avait été magnifique malgré une petite bise malicieuse qui serpentait et slalomait entre les troncs d'arbres nus tel un skieur jouant la gagne. Soulevant par endroits les folioles mordorées qui avaient vaincu l'hiver, ce vent les faisait virevolter, une ultime fois, dans un dernier soupir. Il ne faisait pas froid pour un mois de mars. C'est d'ailleurs cette douceur presque printanière qui avait incité l'hôte des lieux à déplacer sa réception d'anniversaire sur la grande terrasse ceinturant la piscine sobrement éclairée de hublots lumineux. Des chapiteaux avaient été montés à la hâte

et à l'autre bout, au pied d'une haie vive où les forsythias jaunes contrastaient avec le vert sombre des ifs, des serveurs s'affairaient. Le livreur de « chez Mathurin » déchargeait son camion en allers-retours incessants, impassible au remue-ménage. Un casque de walkman vissé sur ses oreilles, il chantait les couplets de *Stepping out* de Joe Jackson sans se soucier de ce qui se passait autour de lui.

*Now, the mist across the window hides the lines
But nothing hides the color of the lights that shine
Electricity so fine, look and dry your eyes*

Quelques heures plus tard, la trentaine d'invités trinquait, dans un bruit confus, à la santé du maître de maison, Paul Bertelain, cinquante ans ce soir. D'une discrétion absolue et d'un rigorisme quasi monacal, il puisait son existentialisme dans la musique sacrée et vouait une passion dévorante pour la Haute Renaissance, l'esthétique de la république de Venise et de la Rome papale. À l'occasion de son anniversaire, il avait fait réaliser, par un artiste italien, une reproduction d'une fresque de Michel Ange peinte en 1512 ; inaugurée ce soir-là, elle ornait à présent le grand mur de la bibliothèque. Paul Bertelain était timbalier de métier (ça ne s'invente pas) à l'Orchestre philharmonique de Lyon, et accessoirement le meilleur ami du commissaire Ange Blasco. Les deux s'étaient rencontrés à l'école primaire, étaient allés dans le même collège et lycée avant que les passerelles de l'enseignement ne les séparent. À l'inverse de Blasco, Paul fut touché par la grâce pécuniaire très tôt dans son existence. À dix ans, il fut l'unique héritier d'un lointain parrain qu'il n'avait

jamais connu. Ses avoirs furent sous tutelle jusqu'à sa majorité et, à vingt et un ans, Paul Bertelain devint propriétaire d'un empire immobilier sans le moindre effort. Ses affaires, gérées par un cabinet d'avocats, lui assuraient un train de vie très confortable, et il continuait aujourd'hui d'être le timbalier du Philharmonique à travers le monde. De nature secrète, il vivait seul et on ne lui connaissait aucune liaison. À l'exception d'Émilie, sa meilleure amie, Ange Blasco et quelques personnes de confiance, Paul Bertelain demeurait dans un vase clos, ponctué de musique classique et à ce titre, personne ou presque ne le savait riche, ce qui laissait planer un certain mystère sur son être.

Accoudé à la balustrade, Blasco terminait son dernier verre de rouge. Derrière lui, le chahut festif de ses amis troublait à peine son regard mutique. Happé par les soubresauts de la lune se reflétant dans le miroir du lac dont on apercevait les arabesques, il était perdu dans les lacets de sa pensée. Il n'était pourtant pas tard, vingt-deux heures tout juste, mais le commissaire Blasco allait prendre congé dans quelques minutes, laissant Paola, sa compagne, seule face aux appels incessants de l'immense saladier de sangria dont le niveau anormalement bas pour un milieu de soirée expliquait le ramdam sur la terrasse. Mais Blasco travaillait le lendemain et tout le week-end. Le divisionnaire Vermillot lui avait assigné la mission de veiller au bon déroulement des élections législatives du dimanche, suffrage où Pierre Brémond, ex-conseiller régional, était donné pour le moment vainqueur. Il faut dire que le mode de scrutin à un tour accordait l'avantage à celui qui commettait le moins d'erreurs. À ce jeu-là, c'était son outsider le socialiste Michelet qui faisait la course derrière. Alors

qu'il était plutôt mal en point dans les sondages, la publication de photos de lui avec des prostituées au cours d'une soirée mondaine avait ouvert une autoroute à son concurrent qui n'en demandait pas tant. À trois jours du vote, le candidat à la rose tentait comme il le pouvait de renvoyer la patate chaude. Peine perdue. Dans le match qui opposait Blasco et Brémont depuis quelques années, le futur député menait un à zéro.

Trois ans plus tôt, une ordonnance de non-lieu dans une affaire de fausses factures impliquant des marchés publics avait failli faire basculer le score en faveur du commissaire. La procédure pourtant solide n'avait pas tenu face à la rétractation du seul témoin principal et avait rendu, par conséquent, le dossier caduc. Le juge avait prononcé un abandon des poursuites, fin du match ! Le mépris de Brémont ce jour-là, à la sortie du tribunal, avait nourri la rancœur du commissaire jusqu'à ce soir d'anniversaire.

Blasco, adepte de la pêche, s'était juré qu'un jour ou l'autre, entre les truites et les féras, il épinglerait le pêcheur à son tableau de chasse. Il la pratiquait sur le lac du Bourget, à l'aube quand l'eau était calme et que les nappes de brume fuyantes s'échappaient en volutes sur l'abbaye d'Hautecombe. Coincer un requin comme Brémont ne serait pas une mince affaire. L'élu, soutenu par tout un cénacle de personnalités, avait de solides appuis, mais l'homme à la canne était un teigneux. Il y avait aussi cette affaire qui l'empoisonnait depuis seize ans, les jeunes filles du pensionnat de l'école de Sainte-Thérèse. Durant le printemps 1970, le corps de Nadine Challand fut retrouvé par un promeneur dans un bois surplombant Chambéry. Elle avait été étranglée, violée *post-mortem* ; la petite avait à peine dix-neuf ans.

Le tueur lui avait découpé les aréoles des seins et prélevé l'organe génital comme signature. La dépouille avait été repérée sous des branches d'arbres. Ce premier meurtre provoqua une psychose à Chambéry. Puis ce furent Nicole Bonnassieu trois mois plus tard et Sophie Carrère en fin d'année qui subirent le même *modus operandi*. L'enquête confiée au commissaire Lansky avait été bouclée avec les aveux écrits et le suicide, en février 1971, du principal suspect, un certain Étienne Jacoton. Le bougre avait mis fin à ses jours en s'immolant dans sa 404 break. Blasco n'y avait jamais cru, trop simple, trop rapide, trop évident pour quelqu'un qui n'était que témoin assisté. Mais le terrain miné sur lequel les investigations avaient glissé avait dissuadé Lansky de s'y risquer. Martinaud, le divisionnaire de l'époque, avait fait la sourde oreille et cet Étienne Jacoton, fumeur d'herbe excentrique, était passé à la postérité comme le tueur de Sainte-Thérèse. Corroborant la culpabilité de Jacoton, les meurtres avaient cessé après sa mort. L'enquête fut officiellement classée au printemps 1972. Quelques semaines après, Martinaud se tirait une balle dans la tête. Sur le sous-main en cuir de vachette de son bureau, il avait laissé un mot, laconique : « Que saint François d'Assise pardonne ma lâcheté. » Étrangement, personne n'avait creusé et son suicide avait été mis sur le compte de son divorce douloureux.

Autour de la piscine, la fête battait maintenant son plein. Le DJ, tout de noir vêtu, emmenait la soirée dans le registre gothique au rythme de *The Shadow Love* de The Damned. Il ne restait plus qu'une larme de vin dans le verre d'Ange quand Paul le rejoignit devant le garde-corps, une bouteille à la main. Sans le lui demander, il lui resservit un demi-verre – « le dernier avant

de partir » lui promit-il – que Blasco ne put se résoudre à refuser. Les deux amis n’avaient pas besoin de se parler beaucoup, la seule expression de leur visage suffisait à traduire leurs ressentis. Paul n’avait jamais fait étalage de sa richesse, hormis la propriété où ils se trouvaient ce soir. C’était une sorte d’accord tacite entre eux. Leur affection devait demeurer immuable, ils se connaissaient depuis bientôt quarante ans. Portant leur regard sur cette lune incandescente presque pleine semblant onduler sur ce lac désinvolte et noir d’encre, ils trinquèrent à leur attachement, évoquant de lointains souvenirs de parties de football où les poteaux étaient faits de pull-overs et les lucarnes restaient à l’appréciation des protagonistes. Dans un rire à demi étouffé, au diapason de leurs verres qui s’entrechoquaient, Paul lui souhaite un bon week-end. Lui, comblé par sa vie, partait le lendemain à Rome et sa *dolce vita* pour un concert le samedi soir au Teatro Dell’Opera. De Rome, il s’envolerait pour la Grèce une petite semaine. « Enfoiré! » lui lança Ange en sifflant son beaujolais en une rasade, rejoint par Paola, qui se demandait quelles messes basses les deux compères pouvaient bien se dire.

— Je vais y aller ma chérie, je te laisse à cet imbécile heureux qui décolle demain pour l’Italie et la Traviata.

— Je sais et je ne te cache pas que je me plierais bien dans ses bagages! lui dit-elle en serrant contre elle son amoureux de policier. Rome et l’Italie me manquent! Mais va, mon beau commissaire! Je vais sûrement dormir là ce soir et m’installer jusqu’à dimanche. Émilie reste aussi et elle veut absolument que nous terminions la baignoire de sangria! De toute manière, j’ai horreur des jours sans toi!